Lafitte, Jean Baptiste Pierre
Tout chemin mène à Rome

TOUT CHEMIN
MÈNE À ROME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. LAFITTE ET CHARLES DESNOYER,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 13 AOUT 1834.



PARIS.
J. N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR,
DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS, A CÔTÉ DE CHEVET.

1834

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE PRINCE RODOLPHE.	M. ÉMILE-TAIGNY.
LE DUC D'ALMONT.	M. HYPPOLITE.
VERNER, chapelain.	M. FONTENAY.
LA COMTESSE CAMILLE.	Mlle H. BALTHAZAR.
SOPHIE, son amie.	Mlle LOUISE-MAYER.
FRITZ, domestique.	M. BALLARD.

La scène se passe en Allemagne, dans un château appartenant à la comtesse Camille.



IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
rue de Verneuil, n. 4.

TOUT CHEMIN MÈNE A ROME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un salon. Au fond, à la droite des acteurs, la porte d'entrée; du même côté, sur le premier plan, une autre porte conduisant à la chambre à coucher de Camille; à gauche, au fond, une fenêtre et un balcon.

SCENE PREMIERE.

LE DUC D'ALMONT, VERNER.

LE DUC. C'est à merveille, mon cher monsieur Verner: pour un docteur du saint Évangile, vous entendez assez bien les affaires de ce monde.

VERNER. Je vais vous dire, monsieur le duc, avant d'être ecclésiastique, j'étais intendant, et...

LE DUC. Mais c'est fort adroit à vous, au moins... en France on dirait : C'est comme si un ancien larron se faisait juge; mais je suis en Allemagne, et je parle au digne Verner.

VERNER. Si vous étiez surpris de cela, vous ne comprendriez guère le sort de notre clergé de campagne; on rétribue très peu le service divin, si ce n'est en respect et en vénération; aussi, comme cela ne suffit pas, n'est-il pas rare, dans certaines provinces de voir des prêtres exercer un autre état: tel vicaire est excellent cuisinier, tel chapelain a des élèves d'escrime... le curé de ce village, par exemple, tient le cabaret le mieux famé du canton.

LE DUC. En vérité?

VERNER.

AIR *du vaudeville de l'Apothicaire.*

Le soir il compose un sermon,
Enfermé dans le presbytère;
Le matin il vide un flacon
Au paroissien qui tend son verre;
Mais, toujours pieux et savant,
Fidèle à l'esprit de l'église,

Le vin que le tavernier vend...
Le prêtre dévot le baptise;
Comme tavernier il le vend,
Et comme prêtre il le baptise.

Moi aussi, je suis de plusieurs métiers : ma bonne Camille avait besoin d'une espèce de factotum, d'un intendant, d'un garde-chasse... que sais-je ? mais elle pouvait se passer d'un chapelain ; je suis venu à elle sans difficulté... ce sont nos mœurs. Je touche des appointemens pour le profane, et le sacré, je le donne gratis.

LE DUC. Ce gratis-là, j'espère qu'après mon mariage avec la jeune comtesse vous me permettrez de vous en témoigner ma reconnaissance.

VERNER. Tenez, monsieur le duc, ce n'est pas pour vous que j'ai travaillé, c'est pour elle, pour ma bonne Camille, et, foi d'honnête pasteur, si j'avais trouvé quelqu'un qui valût mieux que vous, je ne vous aurais pas préféré.

LE DUC. Voilà une manière assez allemande de faire un compliment.

VERNER. Oh! ce n'est pas mon intention. On dit que les mariages sont écrits là-haut ; si le vôtre se fait, il faut bien que cela soit, car enfin, il y a un mois tout au plus que vous connaissez la comtesse.

LE DUC. Faut-il donc ce temps-là, pour apprécier ses aimables qualités?

VERNER. Non certes ; mais c'est que vous ne savez pas combien ceci a pour nous la couleur d'une aventure : la comtesse veut vendre son château ; vous vous présentez comme acquéreur, vous entrez en pourparlers, les entrevues deviennent fréquentes; la comtesse est aimable, vous êtes galant ; elle est jolie, vous êtes connaisseur, et... et, ma foi ! je ne sais pas si vous y comprenez quelque chose, mais moi je n'y conçois rien. Il faut en conséquence que le ciel s'en soit mêlé.

LE DUC. N'est-il pas naturel qu'un homme qui a de l'argent achète une propriété, qu'un homme connaisseur, comme vous dites, apprécie une femme aimable et l'épouse?... Adieu, monsieur Verner, c'est pour aujourd'hui, je vais chercher la corbeille. *(Il remonte la scène.)*

VERNER, *à part, embarrassé.* C'est le moment d'accomplir les intentions de la comtesse... *(haut, arrêtant le duc)* Monsieur le duc....

LE DUC. Quoi donc ?... songez que je suis pressé.

VERNER. C'est que je dois vous dire de la part de madame...

LE DUC. Bon ! je parie qu'il s'agit encore de ce dont vous vouliez me parler hier.

VERNER. Et-avant hier, et les autres jours... Je suis chargé, par ma pupille, de vous faire un aveu bien pénible.

LE DUC. Dans cet aveu, y a-t-il un obstacle à mon mariage?

VERNER. Mais... (*Après un temps.*) tenez, monsieur le duc, quel est le genre d'obstacle qui vous empêcherait?

LE DUC. Un seul; si la comtesse était mariée.

VERNER. Celui-là, nous ne l'avons pas.

LE DUC. Eh bien! les autres ne sont rien. Un seul mot: Vous connaissez les secrets de Camille; si vous n'étiez pas prêtre, si vous l'aimiez, si vous étiez à ma place enfin, iriez-vous chercher la corbeille?

VERNER. Je serais déjà à cheval.

LE DUC. Vous voyez bien que c'est vous qui me retenez... adieu. (*Il sort.*)

SCENE II.

VERNER, *seul.*

Adieu donc... Si c'était un Allemand, ça ne m'étonnerait pas: je penserais que c'est de l'entêtement... Si c'était un Anglais, je dirais: c'est un pari... Mais un Français! Il est vrai qu'on peut dire: c'est une folie. Ah! çà, n'oublions pas qu'aujourd'hui j'ai plus d'une fonction à remplir. (*Il décroche un fusil et examine la gibecière.*) Ceci est-il garni? (*Il en fait lentement l'inventaire.*) La perdrix de ce matin... l'unique! Ah! je deviens maladroit; plomb, poudre... et le catéchisme... je ne suis pas fâché en visitant les terres de voir si nos vassaux sont au courant des principes de notre sainte religion; et puis, maintenant que la main commence à me trembler, celui qui répond mal, je lui prête mon fusil et l'oblige à me tirer un daim ou une bécasse, suivant l'importance du chapitre. Les sept sacremens m'ont déjà pas mal rapporté de lièvres. (*examinant la batterie du fusil.*) Préparons ma tournée. Eh bien! la bourre! (*Il déchire un feuillet du catéchisme et bourre le fusil avec, sans s'en apercevoir.*) Maintenant je vais un peu interroger nos paysans, et s'ils répondent de travers...

AIR *de Julien.*

Rien qu'une perdrix par mes soins!
Les ans ont pesé sur ma gloire.
Dieu tout-puissant, faites du moins
Qu'ils n'aient pas tous bonne mémoire!
Cela viendra fort à propos;
Et si je puis, comme naguère,
Prendre en faute un de nos vassaux

Sur les sept péchés capitaux,
De mes perdrix j'aurai la paire.

(*Il va pour sortir par le fond; Camille entre par la droite.*)

SCENE III.

VERNER, CAMILLE.

CAMILLE. Eh bien, Verner?

VERNER. Eh bien! mademoiselle, j'ai essayé; il n'a rien voulu entendre.

CAMILLE Mais, que dois-je faire?

VERNER. Conclure : qu'avez-vous à vous reprocher, à tout prendre?... J'ai reçu vos aveux, moi, et je ne trouve rien qu'on ne puisse absoudre.

CAMILLE. Mais le monde n'est pas aussi indulgent que vous, mon bon Verner, et si l'opinion me condamne?... Songez qu'il est un homme qui peut me forcer à rougir, qui tient dans ses mains de quoi me compromettre, me perdre : le prince Rodolphe... cette correspondance...!

VERNER. Oh! non. Son Altesse a de la légèreté de caractère, mais son ame est trop élevée pour vouloir nuire à une femme qui n'a eu d'autre tort que de l'aimer... D'ailleurs, il va venir.

CAMILLE. Venir?

VERNER. Il vous remettra ces lettres.

CAMILLE. Mais, comment?

VERNER. Oh! comment?... dans son château, impossible de l'approcher; les grands projets sur lui existent toujours, la diplomatie le tient en état de siége... Il ne prend de repos et ne respire qu'en prétextant des parties de chasse. Hier il courait un cerf... je dis, moi, que c'est une biche bréhaigne; mais n'importe! Quelle que soit la bête, elle court bien, et elle l'a conduit à deux lieues d'ici. Je vais là, en chasseur, j'emmène avec moi un domestique.. il arrête le Prince... « Une dame voudrait voir son Altesse, dira-t-il. »

CAMILLE. Puis?

VERNER. Puis, pas autre chose...si ce n'est un grand air de mystère. Le Prince le suivra; il croira, léger, étourdi comme il est, se rendre à une bonne fortune, et... Qu'avez-vous?

(*On entend le cor dans le lointain*).

CAMILLE. Ecoutez!

VERNER. Déjà!... Mais ce ne peut être lui! Songez donc! il n'était hier qu'à Neubourg.

CAMILLE. Vous croyez?... (*Le cor se rapproche, Camille*

regarde par la fenêtre à gauche.), oui, oui, ce sont d'autres chasseurs... Une dame à cheval! Gentille amazone, ma foi! Un chevreuil! oh! les maladroits!.. magnifique bête! Comment, comment! ils le poursuivent jusque sur vos terres! C'est cela! Faites comme chez vous... Venez le tuer sous nos croisées. (*Il prend son fusil.*) Oh! la main me brûle! il avance.

CAMILLE. Cette dame le poursuit!

VERNER, *s'agitant.* Quelle audace!... Il ne sera pas dit...

CAMILLE. Verner! qu'allez-vous faire?

VERNER. Vous avez besoin de venaison... (*Il fait feu.*) en voilà!

CAMILLE. Ah! mon Dieu! le cheval se cabre!... Courez... Mais courez donc... ou plutôt je cours moi-même. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

VERNER, *seul.*

Aussi, se permettre de chasser jusque dans un parc!... c'est contre la loi... c'est... Allons, j'ai tort... peut-être l'ai-je mise en danger? Non... on monte l'escalier... Deux voix de femmes!... Allons, je m'y suis pris singulièrement pour nous procurer une visite.

SCENE V.

VERNER, SOPHIE, CAMILLE.

CAMILLE ET SOPHIE.

ENSEMBLE.

AIR *du galop de Gustave.*

Ah! quel plaisir de se revoir
Après une si longue absence!
Ah! quel plaisir de se revoir!
Mon cœur renaît à l'espoir.

SOPHIE.

Chère Camille, oui, c'est bien moi,
La compagne de ton enfance;
Et près de toi,
Dans ce séjour,
Le bonheur est de retour.

CAMILLE.

Chère Sophie, oui, c'est bien toi,
La compagne de mon enfance;
Et près de moi,
Dans ce séjour,
Le bonheur est de retour.

CAMILLE. C'est toi, toi, chère Sophie !... Tu n'es pas blessée ?

SOPHIE. Un rien, une égratignure. (*regardant Verner.*) N'est-ce pas à monsieur que je dois des remercîmens ?

VERNER. Pardon, pardon, madame ; je m'en tiendrai dorénavant à dire le *benedicite* sur la venaison.

SOPHIE. Monsieur serait ?...

CAMILLE. Chapelain.

VERNER. Pour vous servir.

SOPHIE. Eh bien ! je ne m'en étonne pas. Mais avouez que c'est pousser bien loin la charité chrétienne que de l'exercer en faveur des chevreuils : vous lui avez sauvé la vie.

VERNER. Comment ! celui-ci n'est pas mort ?

SOPHIE. Il n'a jamais tant couru.

VERNER. C'est juste ; du plomb de bécasse.

SOPHIE. C'est comme si vous aviez voulu le tuer en l'aspergeant d'eau bénite.

VERNER, *souriant.* Madame n'est pas Allemande ?

CAMILLE. C'est une des aimables françaises avec lesquelles j'ai été élevée à Paris... Sophie.

VERNER. Ah !... cette jeune espiègle, qui barbouillait avec du charbon les murailles du dortoir... et qu'on mettait si souvent au pain et à l'eau, pour...

SOPHIE, *gravement.* C'est moi.

VERNER, *souriant.* Je vous laisse... je vous laisse, (*bas à la comtesse.*) et je vais au-devant du prince Rodolphe. (*Il reprend son fusil et sort.*)

SCENE VI.

CAMILLE, SOPHIE.

SOPHIE. Il paraît que tu parlais de moi quelquefois ?

CAMILLE. Comme de la meilleure amie, et de celle dont je regrettais le plus l'éloignement.

SOPHIE. Toujours douce, toujours aimable... et... tiens, je puis te le dire, plus jolie qu'en France.

CAMILLE. Tu me flattes.

SOPHIE. Non. Il y a dans ta figure plus de sentiment, plus de... enfin, l'amour a l'air d'avoir passé par-là.

CAMILLE, *rougissant.* Bon, l'amour !... je vais me marier.

SOPHIE. Comme tu dis cela... Oh ! oui... toujours ton caractère. Tu épouses sans doute quelque mystique Allemand,

et tu es venue t'enterrer dans ce château pour prendre la couleur locale.

CAMILLE. Toujours la même.

SOPHIE. Non ; moi, j'ai du chagrin... Je cours après mon mari, que je n'ai pas vu depuis six semaines... (*Camille fait un mouvement.*) Oh ! mon Dieu, oui; quoique plus jeune que toi de deux ans, je suis mariée, et tu ne l'es pas encore.

CAMILLE. Et tu es heureuse, Sophie?

SOPHIE. Oui... c'est-à-dire raisonnablement ; et tu sais comme j'aime la raison ! J'aurais tort de me plaindre pourtant ; mon mari m'adore ; c'est une idolâtrie, une abnégation ; il est aux ordres de mes moindres caprices ; il fait tout ce que je veux... seulement, je te le répète, je ne sais pas cequ'il est devenu depuis six semaines.

CAMILLE. Et tu es tranquille?

SOPHIE. Pas toujours. Mais il faut que je te raconte mon mariage :Tu sais qu'en pension j'avais une vocation décidée pour la peinture. Mon père voulait faire de moi une madame de Mirbel; mais, pour compléter mon éducation, il fallait voir l'Italie, faire un voyage à Rome; c'était nécessaire, et puis, je me l'étais mis dans la tête.

CAMILLE. Alors c'était indispensable.

SOPHIE. J'en aurais fait une maladie. Rome! Rome ! comment y aller ? On ne donne pas le grand prix aux femmes, je n'avais pas d'argent ; mon père n'en avait pas ; personne ne voulait prendre hypothèque sur ma boîte à couleur; j'étais peu connue ; je me mis à avoir un système de portraits à moi ; je faisais de grands yeux à ceux qui avaient des yeux moyens, une petite bouche à ceux qui souriaient jusqu'aux oreilles; j'eus la palette la mieux montée en lis et en roses, je fis des visages avec d'autres extraits de baptême, je rajeunis, j'embellis, je flattai ; ça allait bien.

CAMILLE. Et tu allas à Rome?

SOPHIE. Pas encore ; j'avais des scrupules ; mon pinceau était chargé d'autant de crimes que la conscience d'un vieux juge, lorsqu'on me présenta un monsieur à peindre ; il me trouvait jolie aux premières séances ; il le disait spirituellement ; je prolongeai ses complimens ; il eut la bonté de m'aimer ; je l'accueillis par amour pour les arts.

CAMILLE. Un musicien, un poète peut-être ?

SOPHIE. Mieux que cela pour le monde, moins bien que cela pour moi : un ancien élève de l'école des Chartes, un Talleyrand en sous-ordre, un attaché à l'ambassade de France ; c'était une occasion, je l'épousai.

CAMILLE. Et enfin, tu allas à Rome?

SOPHIE. Pas du tout. Un autre ordre survint; il fallut partir pour l'Allemagne. Il n'y avait plus à m'en dédire, j'étais mariée; mais je menaçai mon mari de mettre en caricature toute la Sainte-Alliance, s'il n'obtenait une mission pour l'Italie. Il m'en donna l'assurance; mais malheureusement nous ne verrons le pays classique que s'il réussit ici.

CAMILLE. Et peut-êtrec'est difficile.

SOPHIE. Difficile... Mais attends donc, tu es allemande, et tu peux me donner des renseignemens : Tu n'as jamais entendu parler du prince Rodolphe?

CAMILLE, *embarrassée*. Du... du prince....

SOPHIE. Rodolphe. C'est de lui qu'il est question; nous venons l'empêcher de se marier.

CAMILLE, *vivement*. Se marier!.. Il se marie?

SOPHIE. Tu te maries bien, toi! Seulement, tu n'as pas comme lui deux grandes puissances qui s'intéressent à presser ou à entraver ton mariage.

CAMILLE. Explique-toi; je ne comprends pas...

SOPHIE. Je crois bien. Il n'y a que ces messieurs qui comprennent, et encore... Donc, M. de Metternich veut que le prince Rodolphe devienne souverain, Electeur, en épousant une princesse du Palatinat; la France, représentée incognito par mon mari, veut qu'il n'épouse pas, et, s'il réussit, nous sommes ambassadeur en Italie : donc, je fais mon grand voyage.

CAMILLE, *avec chaleur*. Oh! persuade bien à ton mari, Sophie, d'employer pour cela toute son éloquence, toute son adresse...

SOPHIE. Sois tranquille; dès que je l'aurai retrouvé, je lui dirai..... c'est-à-dire, non, je ne lui dirai rien.

CAMILLE. Pourquoi?

SOPHIE. Pourquoi? Tu vois bien cette bague.

CAMILLE. Oui.

SOPHIE. C'est un talisman.

CAMILLE. Folle!

SOPHIE. Un emblème diplomatique : regarde plutôt ces caractères mystérieux qui sont tracés autour.

CAMILLE, *regardant*. Je ne vois que des initiales..... T. C. M. A. R.

SOPHIE. Écoute : Sophie, m'a dit en partant mon mari, à dater de ce jour jusqu'à l'entier accomplissement de mes projets, quoi qu'on vienne te raconter sur mon compte, quoi que tu voies, quoi que tu entendes même, regarde cette

bague; elle te fera souvenir que tu ne dois croire ni tes yeux ni tes oreilles, que tu ne dois pas même avoir l'air de me reconnaître.

CAMILLE. C'est singulier.

SOPHIE. Aussi, en pareil cas, me garderai-je bien de rien dire : mon voyage en Italie en dépend... car ces lettres gravées...

CAMILLE. Signifient....

SOPHIE. Signifient : TOUT CHEMIN MÈNE A ROME.

CAMILLE. Ah!... mais c'est prendre un long détour que d'y venir par l'Allemagne.

SOPHIE. Je n'ai pas à me plaindre, je te retrouve.

CAMILLE. Ah! çà, et tes gens? ta chasse? veux-tu que je donne des ordres?

SOPHIE. Mes gens? ma chasse? Mais ce n'est pas moi.... je cherche mon mari; je me promène. J'ai rencontré des chasseurs; mon cheval a l'humeur martiale, il a voulu s'en mêler, je l'ai suivi : j'étais dessus.

CAMILLE. Ah! mon Dieu! que me dis-tu! si c'était...

SCENE VII.

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ, *annonçant*. Le prince Rodolphe.

SOPHIE. Le prince Rodolphe!

CAMILLE. Oui, oui, Rodolphe... lui! je suis toute tremblante... Suis-moi.

AIR *des Couturières*.

Chut! chut! retirons-nous;
De la prudence
Et surtout du silence!
Allons, retirons-nous,
Ne troublons pas l'heure du rendez-vous.

(*Elles reprennent ensemble ce petit chœur, et disparaissent à leur droite.*)

SCENE VIII.

LE PRINCE RODOLPHE, FRITZ.

FRITZ, *mystérieusement*. Entrez, monseigneur, entrez.

RODOLPHE. Eh bien, personne! je croyais avoir entendu...

(*Fritz salue profondément et sort.*)

SCENE IX.

RODOLPHE, *seul.*

En vérité, je n'en reviens pas: cet air de mystère... où suis-je donc? La chasse m'a emporté beaucoup plus loin que je ne croyais, et j'ai beau chercher, je ne puis deviner à qui appartient ce château, quelle est l'enchanteresse qui, à la veille de mon mariage, ose former le projet de me rendre infidèle à ma future. Ma future! la noble princesse du Palatinat! femme charmante, adorable, incomparable.. que je n'ai jamais vue, mais c'est égal; une fois son mari, je jure bien de ne plus aimer qu'elle !... oh ! elle seule, rien que ma femme... mais aujourd'hui, pour peu que mon Armide soit jolie... et elle l'est, elle doit l'être... oh ! oui, j'en suis sûr... Ma foi ! tant pis pour ma femme. C'est mon dernier jour de folie... Je crois entendre... oui... ma belle inconnue sans doute... quel bonheur! Eh bien ! je n'ose voler à sa rencontre : il me semble que je suis timide, que mon cœur bat plus fort qu'à l'ordinaire... C'est qu'en effet, rien que d'entendre le bruit léger de ses pas, le frôlement de sa robe.... Allons, allons, Rodolphe, du courage! (*Il court vers la porte du fond et se trouve nez à nez avec Verner, qui entre.*)

SCENE X.

VERNER, RODOLPHE.

RODOLPHE, *sans l'avoir encore vu.* Madame...

VERNER. Monseigneur...

RODOLPHE. Ah !... ce n'était pas... pardon... (*à part.*) Eh bien ! croyez donc aux battemens de votre cœur ! J'aurais gagé ma vie que c'était mon Armide !... le frôlement de sa robe...

VERNER. Votre altesse est surprise de rencontrer un vieillard triste et sévère à la place d'une jeune et jolie femme, n'est-il pas vrai ?

RODOLPHE. Il est certain, monsieur le pasteur... car je suppose à votre costume que vous êtes un desservant de notre sainte église.

VERNER. Précisément.

RODOLPHE. Il est certain que dans ce moment je ne songeais pas à recourir à votre ministère; je suis bon protestant: et quoique j'aie à me reprocher bien des fautes, bien des extravagances, vous le savez, notre religion nous défend de les confesser à personne.

VERNER. Et moi, pour les connaître toutes, ces fautes, ces extravagances dont vous me parlez, monseigneur, je n'ai pas besoin que vous m'en fassiez l'aveu. Je les sais par cœur.

RODOLPHE. Comment! que dites-vous? et qui a pu vous apprendre....

VERNER. Eh! mon Dieu! est-ce que la vie d'un prince peut être murée?

AIR *d'Aristippe.*

Elle est à jour... Monseigneur, prenez garde:
Témoin jaloux, tout prêt à vous flétrir,
De toutes parts le peuple vous regarde...
Vous condamner, ah! pour lui quel plaisir!
De ses arrêts comment vous garantir?
Contre eux pour vous il n'est point de refuge;
On ne vous épargne jamais.
Soyez donc pur, car vous avez pour juge
Jusqu'au dernier de vos sujets.

RODOLPHE, *à demi fâché.* Bien obligé de la leçon; mais où voulez-vous en venir? est-ce que vous avez réellement l'intention de passer en revue toute ma vie? Je vous ferai observer d'abord que ce serait un peu long; ensuite, qu'il était inutile pour cela de me déranger de ma chasse; qu'il était mal surtout, pour un homme de votre caractère, de m'attirer ici par un mensonge; et qu'enfin...

VERNER. Je n'ai point menti, monseigneur; c'est en effet une dame qui vous a demandé.

RODOLPHE. Une dame! qu'elle vienne donc, car en vérité...

VERNER. Un peu de patience.

RODOLPHE. De la patience! mais il me semble que depuis un quart-d'heure je vous prouve que je puis en avoir; je suis calme, vous le voyez, je suis calme... parlez, parlez donc: cette dame, quelle est-elle ?... Je ne vous demande pas si elle est jeune, si elle est jolie; non, vous autres, vous ne faites pas attention à ces choses-là, cela ne vous regarde pas; mais son nom seulement, son nom... Je vous en supplie, répondez-moi.

VERNER. Camille.

RODOLPHE. Camille! c'est singulier, ce nom...

VERNER. N'est pas nouveau pour vous: Camille de Holstein.

RODOLPHE. Est-il possible !... oh ! non, vous vous trompez; cela ne peut pas être.

VERNER. Cela est, monseigneur. La comtesse Camille de Holstein va suivre votre exemple : elle se marie.

RODOLPHE. Ah ! elle se marie.

VERNER. Aujourd'hui.

RODOLPHE. Aujourd'hui!... Je ne m'attendais pas... Et quel est le mortel fortuné? Sans doute il est jeune, aimable, séduisant... Vous vous taisez... ah! mon Dieu! est-ce que par hasard il ne serait ni jeune, ni aimable? Pauvre comtesse!

VERNER. Monseigneur, elle l'aime.

RODOLPHE. Vous croyez?

VERNER. J'en suis sûr.

RODOLPHE. Ah! je suis charmé... je suis enchanté... (*à lui-même.*) Que m'importe après tout? depuis long-temps ne l'avais-je pas oubliée? Qu'elle en aime un autre, qu'elle se marie; elle a raison... C'est égal, dans le premier moment... cette nouvelle... Injustes! égoïstes que nous sommes! nous n'aimons plus et nous voulons qu'on nous aime toujours! Enfin, que désire-t-elle de moi, puisqu'elle se marie?

VERNER. Monseigneur, vous avez entre les mains des lettres...

RODOLPHE. Ah! c'est donc pour cela. Oui, en effet, des lettres délicieuses; un modèle de style épistolaire, et que je veux conserver sans cesse comme un souvenir de la plus aimable, de la plus spirituelle des femmes.

VERNER. Non; votre altesse ne gardera point ces lettres.

RODOLPHE. Si fait.

VERNER. Du tout.

RODOLPHE. Mais, monsieur le pasteur, je vous assure...

VERNER. Mais, monseigneur, je vous certifie que vous ne les garderez pas.

RODOLPHE. Ah!... vous aviez raison, monsieur, de vous recommander à ma patience.

VERNER. Non; maintenant... c'est votre honneur seul que j'invoque... et si j'y mets un peu de fermeté, d'obstination peut-être... il faut me pardonner, monseigneur... Camille n'a que moi pour appui... elle est orpheline, et j'ai juré de lui servir de père... Oh! je le sais... c'est une faible protection que celle d'un vieillard; mais j'en puis implorer une plus puissante, et qui ne nous manquera pas, j'en suis sûr... la vôtre.

RODOLPHE. La mienne!

VERNER. Celle de votre altesse... Oui, j'en appellerai des torts de l'étourdi, à la justice, à la loyauté du prince... Ces lettres, vous nous les rendrez, n'est-ce pas, monseigneur?

RODOLPHE, *lui tendant la main.* Eh bien ! monsieur, mon ami, je le promets... bientôt, demain.

VERNER. Demain, il serait trop tard : demain, vous ne devez plus reparaître ici... mais je suis prêt à monter à cheval, à la suite de votre altesse, et... pardon, monseigneur, nous sommes pressés... très pressés... c'est aujourd'hui même que Camille se marie.

RODOLPHE. Allons, soit... nous partirons ensemble ; vous faites de moi tout ce que vous voulez... mais je n'ai pas oublié ce que vous-même venez de me répéter à l'instant : c'est une femme qui m'a demandé ; il est bien juste au moins que je la voie, et qu'au moment où il me faut perdre jusqu'à son souvenir, je lui fasse mes derniers adieux.

VERNER. Vous avez raison... c'est trop juste, et je vais l'appeler. (*ouvrant la porte à sa droite, et parlant dans la coulisse.*) Camille, venez, venez donc, mon enfant, et ne tremblez plus. (*Elle paraît; il lui donne la main, et lui fait descendre la scène.*)

SCENE XI.

VERNER, CAMILLE, RODOLPHE.

VERNER, *amenant Camille.* Je vous disais que monseigneur était un honnête homme... je ne me trompais pas.

(*Camille baisse les yeux et se tait.*)

RODOLPHE. Madame, croyez bien... (*à part.*) C'est singulier, j'ai desiré sa présence, et je ne sais que lui dire.

VERNER, *à part.* Eh bien ! il ne lui parle pas ?

RODOLPHE. Toujours la même ! toujours aussi jolie ! ou plutôt je crois qu'elle est mieux encore.

VERNER, *à part.* S'il ne va pas plus vite, il lui faudra du temps pour faire ses derniers adieux. (*à Rodolphe, en s'approchant de lui.*) A quoi pense donc votre altesse?

RODOLPHE. Ah ! c'est vrai... Pardon, pardon, madame ; mais lorsque je fais un pareil sacrifice, il m'est permis de regarder en arrière, et de regretter...

CAMILLE. Monseigneur, de grace, que ce sacrifice soit complet, et veuillez m'épargner un langage que je ne dois plus entendre, que vous ne devez plus me tenir. J'ai appris votre prochain mariage...

RODOLPHE. Et moi, le vôtre, madame. Permettez-moi de vous féliciter...

CAMILLE. Monseigneur...

RODOLPHE. Personne plus que moi ne souhaite que vous soyez heureuse. (*Camille incline légèrement la tête et ne répond rien.*) Oui, madame, je suis prêt à vous prouver... je vous le jure... que jamais... (*à part.*) Allons, décidément, la conversation est trop difficile à soutenir... (*haut, à Verner.*) Monsieur, je vais remplir ma promesse ; vous me suivez ?

VERNER. Avec plaisir, avec reconnaissance.

RODOLPHE. Adieu, madame, pour toujours.

CAMILLE. Pour toujours. (*Fausse sortie de Rodolphe.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ, *annonçant.* M. le duc d'Almont.

RODOLPHE. Le duc d'Almont !

CAMILLE. Ciel !

VERNER. Le futur !

RODOLPHE. Ah ! c'est le futur ! Venez donc, monsieur le pasteur. (*Il marche vers le fond.*)

VERNER. Pas du tout... il ne faut pas qu'il vous voie.

RODOLPHE, *montrant le salon à sa droite.* Ah ! c'est juste ; ce salon...

CAMILLE. Arrêtez... Une dame, mon amie, s'y habille pour ma noce. Ah ! je suis perdue... Rien, rien que ce balcon. , et je n'ose supplier votre altesse.

RODOLPHE. Pourquoi donc ? ne vous gênez pas, madame... Je me croirai encore en bonne fortune. (*Il entre sur le balcon à sa gauche.*)

CAMILLE. Ah ! vous me permettrez alors, monseigneur, de vous prouver le contraire. (*Elle ferme le balcon ; Verner se trouve placé entre elle et d'Almont, qui entre au fond du théâtre.*)

SCENE XIII.

CAMILLE, VERNER, LE DUC D'ALMONT.

VERNER. Monsieur le duc, j'ai l'honneur...

LE DUC. Me voilà de retour, mon cher monsieur Verner...

vous voyez que je n'ai pas perdu de temps... Bonjour, ma belle future. (*Il lui baise la main.*)

VERNER. Je vous laisse... (*à part.*) Je joue ici un singulier personnage... Pardonne-le-moi, mon Dieu! c'est pour elle, pour mon enfant. (*Il va refermer brusquement la fenêtre que le prince avait entr'ouverte, puis il salue de nouveau d'Almont et sort par le fond, à droite.*)

SCENE XIV.

LE DUC D'ALMONT, CAMILLE, LE PRINCE RODOLPHE, *caché sur le balcon, et entr'ouvrant de temps en temps la fenêtre pour écouter.*

CAMILLE. Vous venez bien tard, monsieur le duc?

LE DUC. Il est vrai, madame... Mais ne m'adressez pas de reproches... j'ai tant souffert de ne pas vous voir plus tôt. Ce mariage a été décidé si promptement... et puis, vous et moi, Comtesse, nous tenons à ce qu'il soit célébré sans bruit, sans éclat... Qu'avons-nous besoin de publier notre bonheur... Ah! pardon, le mien du moins.

CAMILLE. Oh! vous disiez bien, monsieur le duc.... notre bonheur. (*Elle a élevé la voix avec intention en se tournant du côté du balcon.*)

RODOLPHE, *qui a reparu à la fenêtre.* Hum! hum!... ça n'est pas prouvé.

LE DUC. Ma chère Comtesse!

RODOLPHE, *à part.* Mais, je suis curieux de voir la tête du mari... (*Il avance la tête et regarde.*) Ah! il est mieux que je ne croyais.

LE DUC. Il m'a fallu rendre visite moi-même au peu de personnes qui doivent nous servir de témoins... et pour moi, madame, si simple dans mes manières, si peu faiseur de phrases et de complimens, c'est vraiment chose pénible et embarrassante que de semblables visites... c'est presque de la diplomatie, et j'abhorre tout ce qui y ressemble; enfin, grace au ciel, j'en suis délivré. (*Il s'essuie le front et va poser son chapeau sur un fauteuil, à deux pas du balcon. Ce mouvement a forcé Rodolphe de refermer la croisée; le duc l'aperçoit, sourit malignement sans témoigner une grande surprise. Mais à dater de cet instant, lorsqu'il parle à sa future, on doit voir qu'il sait bien que le prince est là pour l'entendre; cela semble entrer dans ses projets.*)

CAMILLE, *ramenant d'Almont d'un autre côté.* Venez donc vous asseoir, monsieur le duc... En effet, tout cela était fort ennuyeux pour vous. Vous devez en être fatigué.

LE DUC. Et puis, ce soir, il fait une chaleur !...

RODOLPHE, *à part.* C'est vrai ! j'étouffe !

CAMILLE, *sonnant.* Fritz ? (*au duc.*) Un temps d'orage qui m'épouvante.

RODOLPHE, *à part.* Et moi donc ! (*Entrée de Fritz.*)

CAMILLE. Des rafraîchissemens... un sorbet pour monsieur le duc.

RODOLPHE, *à part.* Ah ! grand bien lui fasse !

LE DUC, *lui baisant les mains.* Vous êtes mille fois trop bonne. (*Rodolphe impatienté prend une chaise et s'assied sur le balcon, en croisant les bras d'un air de mauvaise humeur. Le bruit fait retourner la comtesse et d'Almont. Fritz rentre au même instant avec des rafraîchissemens.*) C'est Fritz, madame. (*Il approche un guéridon où il a posé les rafraîchissemens. Camille sert d'Almont. Celui-ci prend le sorbet, et peu à peu fait asseoir Camille auprès de lui.*) Savez-vous, comtesse, que c'est une position bien extraordinaire que la mienne auprès de vous?

RODOLPHE, *à part.* Et la mienne !

CAMILLE. Comment ! que voulez-vous dire ?

LE DUC. Il y a un mois à peine que le hasard le plus étrange m'a procuré le bonheur de vous voir... et aujourd'hui... dans une heure, votre époux... Ah ! dites-moi, madame, dites-moi, Camille, que ce n'est pas un rêve.

RODOLPHE, *à part.* Camille ! il va la tutoyer.

CAMILLE. Non, non ; je vous dois tant de reconnaissance ! Ces chagrins, dont j'ai voulu souvent vous dire le motif...

LE DUC. En effet, et j'ai toujours refusé de les connaître, quoique je veuille tout faire pour vous en consoler. De grace, ne m'en parlez plus, madame, que pour me dire : Ils sont oubliés.

CAMILLE. Eh bien ! eh bien ! oui, oubliés à jamais !

RODOLPHE, *à part.* A jamais !

LE DUC. Est-il bien vrai ?... plus de tristesse, plus de mélancolie...

CAMILLE. Non.

LE DUC. Vous êtes heureuse d'être ma femme !

CAMILLE. Oui, heureuse, bien heureuse.

LE DUC. Ma chère Camille ! (*Il l'embrasse sur le front.*)

RODOLPHE. Il l'embrasse !

CAMILLE, *se levant.* Monsieur, de grace...

LE DUC. Ne suis-je pas votre époux ?

RODOLPHE. Au fait, c'est juste... son époux!.. Je le déteste, cet homme-là... (*Ici Fritz rentre, range le guéridon, et sort.*)

LE DUC. Dans un instant nos témoins vont venir, et je vais à leur rencontre. (*Il marche vers le fond et reprend son chapeau.*)

RODOLPHE. Ah! enfin... (*Il referme vivement la croisée.*)

LE DUC, *revenant, après avoir fait deux pas pour sortir.* Mais j'oubliais de vous dire, comtesse, un des motifs qui ont rendu presque interminables ces malheureuses visites que j'ai été forcé de faire. Il n'est bruit dans tous les salons que des apprêts du mariage du prince Rodolphe.

RODOLPPE, *à part.* Plaît-il?

LE DUC. Chacun en parle à sa guise : la plupart approuvent son altesse : C'est une alliance, disent-ils, qui change tout son avenir de la manière la plus brillante, la plus inespérée... Le voilà bientôt presque roi... et dans le temps où nous vivons, il faut aussi peu de chose pour le devenir tout-à-fait que pour ne plus l'être du tout. M. de Metternich s'est mis en tête d'en faire un souverain; le prince, avec ses idées d'indépendance, le gêne, comme prince; comme souverain, il aura d'autres intérêts. Pour l'endormir un peu, on lui fait présent d'une couronne, une petite couronne, et pour l'achever, on le marie. (*En disant ces phrases ainsi que celles qui vont suivre, le duc tourne légèrement la tête du côté du balcon, de manière à être bien entendu de Rodolphe pour qui il dit tout cela beaucoup plus que pour Camille.*)

RODOLPHE, *à part.* Ah! merci au diplomate.

CAMILLE, *avec intention.* Je supposais au prince une certaine énergie.

LE DUC. Il n'est pas d'énergie qu'on ne puisse tourner, il croit choisir, on le mène; Metternich est comme cela. Savez-vous ce qu'il disait dernièrement, au cercle de la cour : « Nous sommes des escamoteurs politiques, nous autres; le « prince Rodolphe avait une passion pour une femme; moi, « j'avais la passion de lui faire faire une chose qui nous ar- « range. J'ai mis la passion du prince dans ma main gauche, « j'ai renfermé la mienne dans ma main droite, et quand le « jour est arrivé, j'ai ouvert la main qu'il m'a convenu d'ou- « vrir. »

CAMILLE. C'est-à-dire la main droite?

RODOLPHE, *à part.* On s'est moqué de moi.

LE DUC. Et encore, si elle était jeune, la Palatine!

CAMILLE, *avec joie.* Ah! elle n'est plus jeune?

LE DUC. Consultez l'almanach de Gotha, année 89;

année mémorable! Quand la princesse naquit, la révolution française éclata : une grande et une petite chose en même temps.

RODOLPHE. J'enrage!

LE DUC. J'ai eu l'honneur de la voir, il y a quelque mois, cette noble dame.

CAMILLE. Eh bien! est-elle belle encore?

LE DUC. Majestueuse... Si le prince n'aime pas les tailles sveltes, la Sainte-Alliance l'a bien servi... il faudra qu'il fasse élargir le trône.

CAMILLE, *regardant malignement Rodolphe.* Ah! Ce pauvre prince!

RODOLPHE, *à demi-voix.* Bien obligé, madame.

LE DUC, *riant.* Oui, pauvres têtes couronnées... Ah! ah! ah! voilà pourtant comme on vous marie!

RODOLPHE. Ah! c'en est trop... et je vais... (*Il va quitter le balcon.*)

CAMILLE, *retenant le prince d'un coup d'œil, tout en parlant à d'Almont.* Assez... assez, je vous en prie.

LE DUC. Vous avez raison; je suis bien coupable de vous parler en ce moment d'autre chose que de vous, de mon amour.

AIR *de l'Oncle rival.*

Eh! que me fait cette alliance,
Quand par vous moi je suis heureux?
Oui, c'en est fait! l'heure s'avance
Où l'hymen va combler mes vœux.
J'avais tort... Pauvre prince! ah! qu'il me le pardonne!
Je le plains... mon bonheur vaut mieux que sa couronne.
Près de sa noble épouse il va souffrir, je croi;
Mais c'est ce qu'on appelle être heureux comme un roi.

ENSEMBLE.

Eh! que me fait cette alliance, etc.

RODOLPHE.

Enfin, il va partir, je pense!
Mais le ciel comble tous ses vœux.
C'en est fait! je perds patience!
Il s'éloigne... ah! c'est fort heureux!

CAMILLE.

Il faut partir, l'heure s'avance;
Oui, le ciel va combler vos vœux...
Pauvre prince! quelle souffrance!
Il l'a voulu; mais c'est affreux!

(*La musique continue en sourdine; le prince a fermé la fenêtre. On entend en dehors le bruit de la pluie qui tombe.*)

LE DUC. Entendez-vous? Vous aviez prévu, comtesse, qu'il y aurait un orage!

CAMILLE, *regardant avec inquiétude du côté du balcon.* Ah! mon Dieu !

LE DUC. La pluie tombe par torrens.

CAMILLE. C'est vrai... je suis d'une frayeur...!

LE DUC. Pour moi!

Reprise de l'air.

Ah! c'est trop de bonté... Que ma voix vous rassure!...
Pourquoi trembler ainsi? n'ai-je pas ma voiture?
Pourtant, si vous voulez, j'attends.

CAMILLE.

Non, au revoir!

LE DUC.

Eh bien donc, à ce soir!

ENSEMBLE.

Oui, je pars, car l'heure s'avance
Où l'hymen doit combler mes vœux.
Pour moi quelle douce espérance!
Ah! d'avance je suis heureux!

CAMILLE

Il faut partir! l'heure s'avance, etc.

(*Sortie du duc d'Almont.*)

SCENE XV.

CAMILLE, RODOLPHE.

(*Rodolphe sort du balcon, et se promène dans le salon d'un air furieux.*)

CAMILLE. Ah! monseigneur..., je suis désespérée. Combien je vous dois d'excuses !

RODOLPHE. Du tout, du tout, madame, vous m'avez tenu parole; vous m'avez prouvé que je n'étais pas en bonne fortune.

CAMILLE. Ah! ne me rappelez pas ce mot, je regrette de l'avoir dit à présent.

RODOLPHE. Oui, madame... il était là, lui... et moi!... Oh! mais j'ai tort de me plaindre.

AIR *du Baiser au porteur.*

Entre nous deux égalité parfaite :
Pendant qu'ici dans le salon
A ce monsieur vous faisiez fête,
J'étais admis sur le balcon,
Lui près de vous, et moi sur ce balcon.

Ne craignez pas que je réclame,
Car pour tous deux vos soins furent touchans ;
Enfin, ainsi que lui, madame,
Je recevais des rafraîchissemens.
Grace au ciel, comme lui, madame,
N'avais-je pas des rafraîchissemens ?

CAMILLE. Si vous saviez, monseigneur, comme j'ai souffert pour votre Altesse, lorsque cet orage...

RODOLPHE. Oh! n'en parlons plus, madame; je vous remercie, moi, de la leçon que vous m'avez donnée; si j'avais pu croire encore que mon souvenir n'était pas tout-à-fait effacé de votre ame, vous avez trop bien su m'en convaincre... Je ne doute plus à présent... je sais à quoi m'en tenir... Ces sermens d'une constance éternelle, vous les avez oubliés, madame.

CAMILLE. Commevous, monseigneur.

RODOLPHE. Et maintenant... vous les adressez à un autre.

CAMILLE. Comme vous.

RODOLPHE. Et en ma présence encore!

CAMILLE. Ah! ce n'est pas ma faute.

RODOLPHE. Et puis... entendre cet homme... ce monsieur d'Almont, parler aussi librement de moi... de la princesse!

CAMILLE. Comment le faire taire? Je ne pouvais lui dire que vous étiez là.

RODOLPHE. Je crois bien... il ne manquait plus que cela... Il est bien, très bien, ce monsieur d'Almont.

CAMILLE. Vous trouvez ?

RODOLPHE. Et puis, il a beaucoup d'esprit! Comme il raisonnait avec justesse sur les mariages des princes! comme il comparait son bonheur à l'existence qui m'attend sur le trône... Ah! pour moi, le parallèle n'était pas flatteur... et parfois j'étais tenté de sortir de ce balcon pour réclamer sa place et lui donner la mienne. (*Il secoue avec colère son chapeau qui est encore tout mouillé.*)

CAMILLE. Ah! monseigneur, vous ne l'eussiez pas fait...

RODOLPHE. Un regard de vous m'a retenu... sans cela...

CAMILLE. Vous m'eussiez mise au désespoir.

RODOLPHE. Ah!... vous l'aimez donc ?...

CAMILLE. Oui.. oui, monseigneur!

RODOLPHE. Ah! vous l'aimez... et moi... moi.. je ne peux pas le souffrir.

CAMILLE. Pourquoi donc?

RODOLPHE. Je n'en sais rien... mais il me déplaît, il m'offusque, il m'est insupportable...

SCENE XVI.

LES MÊMES, VERNER.

VERNER, *accourant*. Me voilà... je reviens... monseigneur.. je suis à vos ordres... Quand voulez-vous partir...?

RODOLPHE. Partir?... Non, je reste ici... (*Il s'assied.*)

VERNER. Comment ?

CAMILLE. Vous restez ?

VERNER. Et ces lettres...

RODOLPHE, *se relevant*. Ces lettres... en effet... j'avais oublié... ces lettres... je les garde.

CAMILLE. Ciel !

VERNER. Est-il possible ?... Mais j'ai votre parole...

RODOLPHE. Le ciel ne veut pas que je la tienne.

VERNER. Le ciel ! quel blasphème !

RODOLPHE. Car en envoyant ici M. d'Almont, il m'a retenu lorsque j'allais sortir avec vous.

VERNER. Mais enfin, monseigneur... quel est votre dessein ? que prétendez-vous faire ?

RODOLPHE. Je prétends... je prétends empêcher ce mariage.

VERNER. Oh ! c'est trop fort.

CAMILLE. Monseigneur... vous n'en avez ni le droit ni la puissance.

RODOLPHE. Je ne veux pas que ce M. d'Almont soit votre époux.

VERNER. Il ne veut pas !

CAMILLE. C'est affreux.

VERNER, *à Camille*. Mais que s'est-il donc passé?.. Est-il devenu fou?.. Au nom du ciel, que votre Altesse s'explique; on dit un motif au moins. Les rois eux-mêmes, lorsqu'ils disent: Nous voulons ou nous ne voulons pas... lorsqu'ils rendent des ordonnances, bonnes ou mauvaises...donnent des raisons bonnes ou mauvaises aussi. Nous, par la grace de Dieu, etc. Considérant que etc, etc, etc... Monseigneur, voyons, voyons vos raisons.

RODOLPHE. Mes raisons! D'abord... ce monsieur d'Almont... je l'ai bien vu, je l'ai bien observé, madame, lorsqu'il vous parlait de son amour.... Il a le regard faux, l'air hypocrite... enfin, une très mauvaise figure.... Il vous trompe... avec lui vous serez malheureuse... Et ce n'est pas tout... écoutez plutôt, monsieur le pasteur, je vous en fais juge.

VERNER. Oui.

RODOLPHE. N'est-il pas affreux... n'est-il pas horrible de

penser... que cet homme... Cet homme... je le hais... je le déteste... et je suis furieux à l'idée seule de ce mariage...

VERNER. Parce que...

RODOLPHE. Parce que... parce que.. Enfin, je donnerais mille autres raisons, si je voulais. C'est clair.

VERNER. Oui, c'est clair... à peu près comme les considérans d'une ordonnance. (*Musique dans la coulisse.*) Hein! qu'est-ce que c'est? (*regardant par la croisée.*) Vos parens, vos témoins...

CAMILLE. Déjà!... Ah! monseigneur... je vous en supplie..

RODOLPHE. Je reste.

VERNER. C'est bien décidé?...

RODOLPHE. Je reste.

CAMILLE. Eh bien! la première, je vais tout dire à monsieur d'Almont.

VERNER. Non, non, madame... dans les occasions désespérées, il faut employer des moyens extrêmes. Venez avec moi au-devant de vos amis.

CAMILLE. Vous voulez...

VERNER. Venez, vous dis-je? (*Il sort avec elle par le fond à droite. La musique continue toujours en sourdine dans la coulisse. La porte se ferme à double tour. Le prince qui s'est assis à gauche, comme décidé à ne pas quitter la place, ne les a pas vus s'éloigner; il se relève au bruit de la clef qui tourne dans la serrure.*)

RODOLPHE. Eh bien! il m'enferme.

VERNER, *en dehors.* Monseigneur, vous êtes mon prisonnier.. Malgré vous, le mariage va se faire... et pendant ce temps votre altesse s'apaisera... D'ailleurs... si vous êtes toujours en colère, je m'abandonne à vous...c'est moi qu'il faudra punir, Adieu, monseigneur.

SCENE XVII.

RODOLPHE, *seul.*

Il s'éloigne! son prisonnier!... Oui, je le suis... Impossible que je sorte d'ici... Et elle va se marier!... Camille!... ah! c'est affreux... Je ne puis m'habituer à cette idée... Mais, cette idée, il y a une heure encore, je la trouvais toute naturelle, et maintenant... Ah! que se passe-t-il donc en moi? Je suis bien malheureux!

AIR : *Pauvre soldat.*

Ce n'est plus moi qui règne dans son cœur...
Puis croyez donc aux promesses des femmes!

Mais que m'importe! et d'où vient ma douleur?
Nous aimer trop, c'est une erreur, mesdames.
Camille enfin a compris cet abus...
De ses liens l'ingrate se dégage :
Chacun son tour... et moi, vœux superflus!
Lorsque je vois qu'elle ne m'aime plus...
Je l'aime cent fois davantage.

Oui, c'est en vain que je voudrais m'abuser... je l'aime, je l'adore... jamais elle ne m'a paru si belle, et jamais je n'ai autant détesté ma future... Ma future! née en 89... 89! faire élargir le trône!... Ah! j'en perdrai la tête. (*Il va s'asseoir à gauche d'un air désespéré. Sophie rentre par la droite ; elle a quitté son costume d'amazone pour une toilette élégante.*)

SCENE XVIII.

RODOLPHE, SOPHIE.

SOPHIE, *entrant sans regarder.* Ma chère Camille, tu ne viens pas me chercher... je me décide... Eh bien! où est-elle donc, Camille?

RODOLPHE, *sans la voir.* Faire élargir le trône!... (*Ici il l'aperçoit et se lève.*) Une femme!

SOPHIE. Le prince, sans doute...

RODOLPHE. Ah! j'y suis; celle dont elle m'a parlé tout à l'heure, celle qui s'habillait pour la noce.

SOPHIE. Pardon, monsieur... monseigneur... mais la comtesse m'avait dit...

RODOLPHE. La comtesse vous a oubliée, madame, et je vois avec plaisir que vous partagerez ma captivité.

SOPHIE. Votre captivité!

RODOLPHE. Oui, madame; grace aux soins de ce respectable monsieur Verner, qui ne veut pas que j'assiste à la signature du contrat... je suis prisonnier... et vous aussi...

SOPHIE. Moi!... mais je ne puis comprendre... (*Elle essaie d'ouvrir la porte.*)

RODOLPHE. Oh! nous sommes enfermés, enfermés à double tour.

SOPHIE, *regardant par la fenêtre.* Les voilà! ils traversent les jardins pour aller à la chapelle.

RODOLPHE. C'en est donc fait... plus d'espérance! ah! si je pouvais... Non... soixante pieds de hauteur...

SOPHIE. Ah! mon Dieu, monseigneur, est-ce que vous auriez la pensée...

RODOLPHE. De les rejoindre, et de glacer, par ma présence, le bonheur de la perfide.

SOPHIE, *à elle-même.* La perfide!... Ah! le pauvre jeune homme... Et Camille qui refusait de s'expliquer!... je comprends à présent.

RODOLPHE, *regardant toujours à la fenêtre.* La voici. Il lui donne la main! Il est heureux... lui! Tenez, tenez; regardez... comme il triomphe.

SOPHIE. Le futur! ah! voyons... Moi, d'abord, j'aime toujours à voir la figure d'un nouveau marié...(*Elle regarde.*) Ciel!

RODOLPHE. Vous le connaissez?

SOPHIE. Moi!...

RODOLPHE. En effet; il se retourne pour vous regarder... il a l'air surpris de votre présence... Je ne me trompais pas; vous le connaissez.

SOPHIE. Eh bien! monseigneur... (*Elle va continuer, lorsque ses yeux se jettent sur sa bague; elle pousse un cri, comme frappée d'une idée subite.*) Ah! peut-être...

RODOLPHE. Qu'avez-vous, madame?

SOPHIE. Rien.

RODOLPHE. Ce cri...

SOPHIE. J'ai crié... moi?

RODOLPHE. Allons... la voilà aussi folle que je l'étais tout à l'heure.

SOPHIE, *à part.* Cependant... se marier! avec elle! (*s'adressant à sa bague.*) Que je te regarde bien; j'ai besoin que tu me donnes du courage.

RODOLPHE. Elle parle toute seule; elle examine sa main.

SOPHIE, *regardant toujours sa bague, et parlant très bas.* « Tout chemin mène à Rome. »

RODOLPHE. Hein? Plaît-il?... Décidément la tête n'y est plus... Pauvre petite femme! quel dommage! (*s'approchant d'elle.*) Enfin, madame, revenez à vous. Cet homme, ce prétendu, quel est-il?

SOPHIE. Je... je ne sais pas.

RODOLPHE. Vous voulez m'abuser... Cette exclamation qui vous est échappée... Il vous est connu... j'en suis sûr... et peut-être même... oui, vous l'aimez.

SOPHIE. Je l'aime... Ah! quelle idée! Vous pouvez croire...

RODOLPHE. Vous l'aimez! et il va en épouser une autre.

SOPHIE. C'est vrai pourtant.

RODOLPHE. Maintenant peut-être le contrat est signé.

SOPHIE. Signé... O mon Dieu!

RODOLPHE. Et tout à l'heure, ici, je l'ai vu aux genoux de la comtesse.

SOPHIE. A ses genoux !

RODOLPHE. Il lui parlait d'amour ; il lui baisait les mains.

SOPHIE. Est-il possible ?

RODOLPHE. Et même, il l'a embrassée.

SOPHIE. Embrassée !

RODOLPHE. Je l'ai vu.

SOPHIE. Quelle horreur !

RODOLPHE. Cela crie vengeance, madame... et nous nous vengerons.

SOPHIE. Mais... comment ?

RODOLPHE. Je n'en sais rien... Vous le voyez... je suis furieux.

SOPHIE. Et moi aussi.

RODOLPHE. Je pleure de désespoir... et de rage.

SOPHIE. Et moi aussi.

RODOLPHE.

AIR *de la Haine d'une femme.*

Croyez-moi, la même infortune
Tous les deux doit nous réunir :
Que la vengeance entre nous soit commune !
Imitons-les pour les punir.

SOPHIE.

Les imiter...

RODOLPHE.

En nous aimant, madame.
C'est le moyen de punir cette femme.

SOPHIE.

Il l'embrassait!... vous l'avez dit, je crois.

RODOLPHE.

Oui, je le jure, oui, je l'ai vu, madame.

SOPHIE.

Il l'embrassait ?... Ah ! c'est infâme !
(*A part, en regardant sa bague.*)
Mon talisman, protége-moi !

RODOLPHE, *se rapprochant d'elle.*

Tous les deux vengeons-nous, madame.

SOPHIE, *le repoussant et se laissant tomber sur un fauteuil.*

Mon talisman, protége-moi !

RODOLPHE.

Même air.

Pour elle et lui quelle colère !
Si nous pouvions les oublier...

SOPHIE.

Pour ma part, moi, j'en désespère...

RODOLPHE.

Mais enfin, il faut essayer.

(*Il tombe à ses genoux.*)

SOPHIE.

Ah! laissez-moi, je vous en prie!

RODOLPHE.

Madame, calmez cet effroi. .
Donnez-moi cette main jolie,
En pleurant, je vous en supplie...

SOPHIE, *à part.*

Pauvre jeune homme! en pleurant il supplie...
Mon talisman, protége-moi!...
Ne permets pas qu'un instant je t'oublie!
Plus que jamais protége-moi!

(*Pendant la fin de ce couplet, Rodolphe a baisé à plusieurs reprises les mains de Sophie, qui le laisse faire machinalement. Elle est assise, et Rodolphe est à ses genoux.*)

SOPHIE. Eh bien! que faites-vous donc, monseigneur?

RODOLPHE. Je me venge.

(*Ici une clé tourne dans la serrure. Sophie pousse un cri, se lève, et rentre précipitamment dans le salon à sa droite.*)

RODOLPHE. Ah! enfin... on ouvre ma prison... Le prétendu!

SCENE XIX.

RODOLPHE, LE DUC D'ALMONT.

LE DUC. Oui, monseigneur, le prétendu.

RODOLPHE. Monsieur...

LE DUC. Oh! que votre Altesse se hâte de revenir de sa surprise... On a voulu m'effrayer; on a cru le faire en m'apprenant qu'un homme puissant, une Altesse s'opposait à mon mariage... Je blâme le zèle mal entendu du digne Verner, et viens à vous, monseigneur... Vous voyez que je ne tremble pas.

RODOLPHE. On a eu tort, si l'on vous a dit que c'était là mon intention... Mais vous me permettrez d'espérer que vous changerez de langage et de résolution. Je puis vous apprendre...

LE DUC. Rien... Il est des secrets qu'il ne convient pas

qu'un homme révèle. D'ailleurs, avant de s'unir à moi pour jamais, Camille m'a tout appris.

RODOLPHE. C'est d'une femme prudente... et, vous, monsieur, vous épousez?

LE DUC. Comme votre Excellence me fait l'honneur de le dire, j'épouse. Oh! je ne suis point un philosophe qui brave l'opinion ; je suis de ceux qui la pèsent, et peut-être sont en état de la faire revenir... Jamais une plus belle occasion ne s'offrit... C'est une noble mission, je l'accepte.

RODOLPHE. Eh bien! nous lutterons.

LE DUC. Nous lutterons, monseigneur; mais, soyez-en sûr... j'emmènerai ma femme.

RODOLPHE. Sa femme! sa femme! Camille, sa femme! Elle ne peut pas l'être, monsieur... elle ne le peut pas... elle m'a aimé... savez-vous?

LE DUC. Je viens de vous dire que j'en étais instruit.

RODOLPHE, *lui serrant la main avec fureur.* Mais... quel homme êtes-vous donc?

LE DUC, *froidement.* Un homme qui n'accepte pas de duel avant son mariage, de crainte de le retarder; qui ne pourra en accepter après, ayant affaire à une tête couronnée... Ainsi, la provocation de votre Altesse est une provocation sans valeur.

RODOLPHE. Je vous forcerai de penser autrement... Je vous ai dit qu'elle m'avait aimé, votre femme... elle m'a écrit aussi... j'ai ses lettres... oh! des modèles de style! toute une correspondance..... correspondance d'amour..... d'un amour qui ne devait changer jamais!... Mais les femmes!... Un volume!... qu'en dites-vous, monsieur? un volume! et si c'est trop long à imprimer, j'ai au moins une dernière lettre, que je mettrai en circulation... Sera-t-il temps de me répondre alors?

LE DUC, *vivement.* Je réponds à présent.

RODOLPHE. Ah! c'est heureux.

LE DUC. Camille s'en souvient de cette lettre... et maintenant je la connais aussi, moi, et j'en ai la réponse (*Il tire une lettre de son portefeuille.*) C'est de votre écriture, monseigneur; faites imprimer, nous suivrons votre exemple; et, avant tout, écoutez de quel côté viendra se placer la justice.

(*Pendant les premières lignes de la lettre lue par d'Almont, Camille rentre doucement par le fond; Verner lui donne la main.*)

SCENE XX.

LES MÊMES, VERNER, CAMILLE.

LE DUC, *lisant.* « Que dis-tu? t'oublier, Camille! t'ou-« blier, toi! Quand j'étais malheureux, disgracié, n'as-tu « pas été tout pour moi, tout pour ma vieille mère; il n'y « avait plus d'exil pour moi, et ma mère en était consolée ; « elle qui, en perdant une patrie, trouvait une fille; moi « qui, en fuyant l'injustice des hommes, trouvais près de « toi mieux que la puissance qui me quittait, le bonheur « que je n'avais jamais connu? Puis-je t'oublier, noble fille? « amante courageuse! Est-ce donc un amour frivole que le « mien? Est-ce un amour qui doive finir, que celui qui prit « naissance devant la mort, et fut béni du dernier adieu de « ma mère? »

RODOLPHE. Ma mère! assez! assez!

CAMILLE *pousse un cri et descend la scène.* Ah!... monsieur le duc...

RODOLPHE, *prenant vivement les mains de Camille.* Pardonne! pardonne! (*à d'Almont.*) Oui, j'ai écrit cela, et toutes ces pensées étaient dans mon cœur, et elles y sont plus puissantes que jamais... Mais j'ai écrit aussi... regarde, je m'en souviens, Camille : « je reprendrai mon rang pour te « l'offrir. Je serai, je dois être ton époux. »

VERNER. Son époux! un instant, et monsieur le duc?

LE DUC. Sans doute, et moi?

VERNER, *tirant un papier de sa poche.* Et ce contrat qui est signé?

RODOLPHE. Signé... Vous avez signé, monsieur?

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE, *rentrant par la porte de droite.*

SOPHIE. Vous avez signé, est-il possible? Eh bien! et moi?

LE DUC. C'est juste... Et ma femme?

TOUS. Sa femme!

RODOLPHE, *avec joie.* Vous... vous étiez marié...

LE DUC. J'ai signé, comme témoin, le contrat de mariage de madame la comtesse avec...

RODOLPHE. Avec moi. (*Il signe.*)

LE DUC. Enfin...

VERNER. A la bonne heure, cela vaut mieux, ma chère Camille.

LE DUC, *à Rodolphe.* Permettez-moi de vous présenter madame la duchesse d'Almont.

RODOLPHE. J'ai déjà eu l'honneur de voir madame.

SOPHIE. Nous avons même fait ensemble un peu de diplomatie... (*Mouvement de d'Almont.*) Vous pensiez peut-être qu'il n'y avait que vous ?

RODOLPHE. Monsieur n'appartiendrait-il pas à l'ambassade de France ?

LE DUC. Grand-officier de la milice Talleyrand, ambassadeur extraordinaire...

RODOLPHE. Extraordinaire...

LE DUC. Auprès de votre Altesse.

RODOLPHE. Je comprends.

AIR *de Julie.*

De bon cœur je vous remercie ;
Sans regretter le beau titre de roi...
Sois bénie, ô diplomatie !
Pour le trésor que je te dois.
Source féconde et d'ennuis et de guerre,
C'est toi pourtant qui fais notre bonheur !...
(*S'inclinant en souriant devant d'Almont.*)
Vous êtes un ambassadeur
Vraiment bien extraordinaire.

LE DUC. Ainsi, je puis écrire à mon gouvernement que le prince Rodolphe n'épousera point la princesse Palatine.

VERNER. Et moi, je serai l'aumônier d'une Altesse.

SOPHIE. Et moi, je ferai mon grand voyage.

LE DUC, *lui montrant sa bague :*

TOUT CHEMIN MÈNE A ROME.

FIN.

